JEAN RICHEPIN 1849–1926

La Mort des Dieux

Comme je cheminais au pas de mon cheval,
Je me trouvai soudain dans un étrange val,
Sans bien me rappeler comment, par quelle route,
Et pourquoi j'étais là. J'avais un vague doute
D'avoir marché longtemps, en philosophant, seul,
Absorbé. Lentement, ainsi qu'en un linceul
La nuit m'enveloppant dans l'ombre, était venue.
Pas d'étoile ! Aucun trou de lumière à la nue !
Et mon regard, par les ténèbres habité,
Se heurtait à des murs d'opaque obscurité.
Je voulus tourner bride, et, crainte d'aventure,
Suivre pour revenir le flair de ma monture.
Mais à peine j'eus fait volte-face, une main
Empoigna mon cheval aux naseaux. Le chemin
Était barré par un grand fantôme effroyable.
Sur son arrière-train faisant un saut du diable,
Effaré, renâclant, cabré droit, mon cheval
M'emporta ventre à terre au plus profond du val,
Et parmi les coups drus, martelés et sans nombre
Que son galop roulant précipitait dans l'ombre,
J'entendis le fantôme inconnu me crier :
« Va, va, lâche la bride et tiens bon l'étrier !
Le cheval qui t'emmène a pour nom la Révolte.
Tu vas voir la moisson que le bon Dieu récolte. »

*

Où vais-je ? Depuis longtemps
Je galope, je galope..
Une brume aux plis flottants
De toutes parts m'enveloppe.

Où vais-je ? Je cours, je cours,
Et dans ma tête pesante
Le vent bat de ses tambours
Une marche assourdissante.

Où suis-je ? Voici la nuit
Qui s'en va. Le jour se lève
Chassant l'ombre qui s'enfuit
A la pointe de son glaive.

J'ai fait un rêve, voyons !
Le val, le spectre, mensonge !
Avec ses premiers rayons
Le soleil boira mon songe.

Mais où suis-je, en attendant ?
Tout ceci me déconcerte.
Oui, je rêve. Cependant
Je suis bien réveillé, certes.

C'est bien moi, ma chair, mes os.
C'est mon cheval. Son haleine
Fume encore à ses naseaux.
Mais quelle est donc cette plaine ?

Aussi loin que l'œil atteint
S'étend une blanche arène
Où la brume du matin
En s'évaporant se traîne.

Le brouillard s'en est allé,
Et sur cette morne terre
Gît largement étalé
Un silence solitaire.

Bon soleil, soleil joyeux,
Viens donc ! J'ai perdu ma voie.
Mets ta flamme dans mes yeux !
Où suis-je ? Il faut que j'y voie.

*

Le soleil apparut au bord des pâles cieux.
Mais ce n'était point l'astre aimé, bon et joyeux.
C'était un lourd soleil à la figure rouge
Qui sortait de l'aurore ainsi qu'on sort d'un bouge ;
C'était un Roi-boucher, égorgeur des humains,
Qui sur sa trogne immonde avait passé ses mains
Chaudes de l'abattoir, et dont la marche lente
S'embarrassait aux plis d'une robe sanglante.
Ses rayons n'étaient pas de beaux cheveux d'or roux,
Mais des crins hérissés par un fauve courroux,
Une atroce forêt de piques et d'épées
D'un carnage récent encor toutes trempées
Et qui sur son front bas dégouttaient. Sous ses pieds
Il écrasait, ainsi qu'un tas d'estropiés,
Les nuages, vieillards aux barbes vénérables,
Qui s'affaissaient, tordus, déchirés, misérables,
Et qu'il précipitait pêle-mêle en prison
Dans l'oubliette qui pour seuil a l'horizon.
Tremblantes, rougissant de pudeur, les nuées,
De peur d'être sur son poitrail prostituées,
Vers l'autre bout du ciel vite prenaient l'essor.
Plus d'une toutefois n'évitait point son sort.
Il l'attrapait par l'aile ou le pan de sa robe.
En vain elle résiste, et glisse, et se dérobe.
Il l'attire ; il l'enlace ; elle s'évanouit ;
L'ogre, la meurtrissant de baisers, en jouit.
La vierge est violée avant que d'être morte ;
Et le vent, comme un chien rôdeur et lâche, emporte
Quelque lambeau pendant, où son croc est entré,
Du cadavre qui saigne et qui flotte éventré.
Et le soleil roulait toujours, plein de furie.
Satisfait du viol, joyeux de la tuerie.
Féroce, il se léchait les lèvres en riant ;
Derrière lui, criblé de flèches, l'Orient
Flambait comme un brasier dans un poêle de cuivre.

Devant lui, sur le grand chemin qu'il allait suivre,
Une averse de pourpre en flux torrentiel
Mettait un tapis rouge au pavé bleu du ciel.
Et lui, noyé dans cette atmosphère écarlate
Qui servait d'auréole à sa figure plate,
Semblait un assassin ivre, se prélassant
Dans un lit d'incendie aux oreillers de sang.

*

Quoique ce soleil en colère
Me fît bien plus peur que plaisir,
Toutefois, selon mon désir,
La plaine devenait plus claire.

J'allais donc être calme enfin.
Car la lumière rassérène.
Je fixai mes yeux sur l'arène
Que je croyais de sable fin.

Or, je me frottai les paupières
Devant un prodige étonnant ;
Un prodige, car maintenant
Les grains de sable étaient des pierres.

Avec un mouvement muet
Elles prenaient des formes vagues,
Et moutonnaient comme des vagues,
Si bien que le champ remuait.

Je poussai mon cheval au large.
Le sol sonnait sous ses sabots.
On eût dit que sur des tombeaux
Ses quatre pieds battaient la charge.

Soudain, plein d'épouvantements,
J'eus l'horrible mot du mystère,
Et vis que cette immense terre
Etait couverte d'ossements

Et que ces débris de carcasse,
Crânes, tibias et fémurs,
Plus blancs que le plâtre des murs,
Plus secs qu'un vieux roseau qu'on casse,

Dans de tumultueux accords
Cherchaient à calmer une envie
De revivre un jour de leur vie
Et d'habiter leurs anciens corps ;

Et sous leurs formes incomplètes
Je voyais dans chaque sillon
Grouiller en blême tourbillon,
Ce fourmillement de squelettes.

Semblant se complaire à leur vœu,
Là-haut le soleil rouge, âpre, ivre,
Pour que ces morts pussent revivre,
Versait du sang, versait du feu,

Et sous l'abominable averse
Germaient en fleurs le long des os
Les artères aux bleus réseaux,
Les muscles qu'un frisson traverse,

Les nerfs et les tendons bandés
Comme des cordes de machine,
Tant qu'enfin sur leur maigre échine
Tous se dressèrent enviandés.

Avec un sourd effort la plaine
Suait, se tordait, étouffant,
Comme une femme en mal d'enfant
Qui d'un peuple entier serait pleine.

Versant du sang, versant du feu,
Le soleil de ses deux yeux louches
Contemplait ces énormes couches.
Et ce Soleil-là, c'était Dieu.

*

Et voici qu'un grand vol de hurlements farouches
Sortit des milliard de millions de bouches,
Et dans un cri de mort unique se mêla.
Toutes les nations, tous les temps, étaient là.
Tyrans, sujets, guerriers, mages, prêtres, apôtres,
Aucun ne comprenait ce que disaient les autres ;
Mais tous ils regardaient le ciel, et chacun d'eux
Croyant que pour lui seul luisait l'astre hideux,
Tyrans, sujets, guerriers, mages, prêtres, apôtres,
Chacun d'eux avait soif du sang de tous les autres.
Le Soleil flamboyant était épanoui.
Et comme on lui criait : « Faut-il ? » Il leur dit : « Oui. »
Alors le vin mauvais des fratricides luttes
Soûla ces milliards de millions de brutes ;
Pour les voir de plus près le soleil se baissa ;
Et la bataille épouvantable commença.

*

Ils sont corps à corps. L'épée
Contre l'épée est frappée
Avec un baiser d'éclair.
Le sang gicle des blessures
Et par d'étroites morsures
La chair a mangé du fer.

Ainsi qu'un oiseau la flèche
Siffle sa chanson, et lèche
Ainsi qu'un chat jusqu'au vif.
La lance entre d'outre en outre
Comme un foret dans une outre
Ou comme un doigt dans du suif.

Les fronts que heurte une masse
Semblent des noix que l'on casse,
Claquant au choc d'un marteau.
Les dents sautent sous les pierres.
Les yeux entre les paupières
Voient se glisser le couteau.

Avec leurs lèvres farouches
Des gorges ont l'air de bouches
Béantes sous le menton.
D'un coup tranchant qui l'émonde
Cet homme a, nourrice immonde,
Un jet de pourpre au téton.

Tout déchiquetés de plaies
Les dos sont comme des haies
Faites de dards embrouillés.
Des pieds, qu'une main coupée
Tient d'une étreinte crispée,
Ont des poignets pour souliers.

Tel un mur qui se crevasse.
Un tronc d'homme tout vivace
Est fendu par le mitan.

Tel un poisson hors de l'onde,
Hors de sa cage profonde
Tressaille un cœur palpitant.

On voit des faces pareilles
À des boules, sans oreilles,
Sans lèvres, sans yeux, sans nez.
Un os tout dénudé grince
Ainsi que dans une pince
Sous des ongles retournés.

De larges poitrines blanches
Qui s’effondrent sur les hanches
Y craquent en se crevant.
Des caboches, décollées
D’un coup, se sont envolées
Avec leurs barbes au vent.

Un haillon de viande rouge
Au bout d’une pique bouge
Comme à sa hampe un drapeau.
Des paquets d’entrailles vertes
Pendent des panses ouvertes
Dans un tablier de peau.

Chaque membre mord un membre,
Torse tordu qui se cambre,
Reins rompus ou bras cassé.
Par lambeaux, comme une loque,
Se déchire et s’effiloque
Le corps humain fracassé.

Et sur ce champ de bataille
Où l’on brise, arrache, taille,
Empli d’un fade relent,
On voit un amas bleuâtre
D’écorchés d’amphithéâtre
Se charcuter en hurlant.

*

Or le Soleil là-haut jubile à ce carnage.
Dans la vapeur du sang, fumante et chaude, il nage.
Les combattants d’en bas, éperdus, haletant,
Le regardent toujours pour voir s’il est content,
Et, sans se fatiguer d’un combat sans victoire,
Sous des noms différents tous ils chantent sa gloire.
L’Hindou, qui le premier dans ce monde arriva,
Dit en le contemplant : Brahma, Vishnou, Siva !

Le Chaldéen pensif, amoureux des étoiles,
Le Phénicien, qui sur la mer ouvrit les voiles,
Son fils Carthaginois, le père d'Annibal,
Ces trouveurs d'alphabets et d'astres disent : Bhal !
Le roide Égyptien aux épaules carrées
Crie Osiris, roi des cryptes démesurées.
Le Perse ne sachant lequel l'emportera
D'Ormuz ou d'Arhiman, les confond en Mithra.
Le Chinois jaune, aux yeux bridés, aux longues queues,
Peint Bouddha blanc au flanc des porcelaines bleues.
Le Noir, dont le patois obscur n'a que cent mots,
Bégaye au Manitou le nom des animaux.
Le Grec au corps parfait, fils d'Orphée et d'Homère,
Crée un Olympe entier pour loger sa chimère.
Le Romain glabre et dur, fils de Mars le soldat.
Met dans son Panthéon quiconque lui céda.
Le Scandinave blond, au teint blanc, aux yeux vagues.
Fait répéter Odin aux longs échos des vagues.
Le Gaulois moustachu dit aux bois ténébreux
Teutatès. Oubliés dans un coin, les Hébreux
Encensent Jéhovah, Sabaoth des armées.
Et voici le chéri des nations charmées,
Jésus, Sabaoth fils, le dernier né des Dieux,
Homme très doux que l'homme a fait très odieux.
O le Chrétien sans nom, sans race, sans patrie !
Par lui plus que par tous l'Humanité meurtrie
Pleure et saigne. Car tous, Barbares et Romains,
Se fondent en un peuple étrange sous ses mains ;
Et l'occident botté, l'Orient en sandales,
Les Huns camards, les Goths énormes, les Vandales,
Les esclaves rasés, les affranchis, le tas
Des pillards sans habits, des gueux sans galetas,
Toute la lie épaisse et fermentant qui nage
Sur un monde détruit, vomit le Moyen Age.
L'Arabe, qui jusqu'en Espagne s'en alla,
A beau courir comme un éclair, criant : Allah !
Sur lui déborde à flots la foule bigarrée

Des croisades qui vont ainsi qu'une marée.
Puis les Chrétiens vainqueurs se déchirent entre eux.
C'est à qui traitera son frère de lépreux.
Catholiques latins, Albigeois, Hérétiques,
Huguenots, chacun tient les livres authentiques,
Et ces fous, se ruant par bataillons épais,
Font un nimbe de guerre au front d'un Dieu de paix.
Il s'agit de tuer, et tout sert de prétexte.
Comme au coin d'un buisson, au coin de chaque texte,
L'arquebuse ou la dague au poing, sont embusqués
Moines tondus, manants boueux, mignons musqués.
Tout le monde est armé. Nul ne peut rester neutre.
Les Saint-Barthélemy, la croix piquée au feutre,
Ouvrent leurs ailes d'ombre ainsi que des hiboux.
La crosse d'or du pape est une arme à deux bouts
Dont l'un est Violence et l'autre Hypocrisie.
La figure du Christ est toute cramoisie,
Car Loyola le fait mentir en l'abaissant
Et l'Inquisition le barbouille de sang.
N'importe ! sa croix brille au fort de la bataille,
Et l'on frappe d'estoc, et l'on frappe de taille,
Et les grands pistolets gorgés crachent du plomb,
Et l'on tue au hasard, trouvant qu'il est trop long
De distinguer les rangs, ni l'âge, ni le sexe.
Et comment pourrait-on d'ailleurs être perplexe ?
Dieu ne saura-t-il pas reconnaître les siens ?
Frappe ! Autour de la croix on lit les mots anciens :
Tu vaincras par ce signe. Et la foule trompée
Voit au lieu d'une croix une garde d'épée.

*

La plaine cependant fume comme un pressoir.
Et l'on se bat toujours. Ni l'approche du soir.
Ni la faim, ni la soif, ni l'amour de la vie,
Rien ne peut apaiser leur rage inassouvie.
Le sanglot du blessé, le hoquet du mourant,

Sont autant d'hameçons où leur fureur se prend,
Comme si dans le sang ils cherchaient leur baptême.
Les menaces, les cris féroces d'anathème,
Les psaumes accrochés aux jurons sur les dents,
Les clameurs, les abois, sont des clairons stridents
Qui, parmi les sueurs montant en lourde brume,
Parmi la poudre bleue et qu'un éclair allume,
Poussent un rauque appel sans jamais dire assez.
Ah ! c'est que pour fournir de l'ardeur aux lassés,
Pour redonner du nerf à quiconque s'attarde,
Le Dieu, le Soleil fauve, est là-haut, qui regarde
Ces vaincus sans regrets, ces vainqueurs sans remords,
Ce champ rouge encombré par la moisson des morts ;
Et, quand il voit leur force un instant abattue,
Il leur rugit : assomme ! Et l'écho répond : tue !
Et l'affreux tourbillon, pour consommer ce vœu,
Recommence en hurlant : Dieu le veut ! Dieu le veut !

*

Dieu le veut ! Dieu le veut ! te dis-je.
Et je sens l'attirant vertige
Me remuer.

Il me prend une folle envie
D'épandre à flots rouges ma vie
Et de tuer.

Hurrah ! mon grand cheval frissonne.
Hurrah ! hurrah ! le clairon sonne
D'âpres chansons.
Je veux que mon sabre ruisselle,
Et que les morts mordent ma selle
Jusqu'aux arçons.

Hurrah ! hurrah ! ma bonne bête !
Fends du poitrail et de la tête
Ce tourbillon,
Et dans ce sol de chair mouvante,
Hurrah ! hurrah ! que l'épouvante
Creuse un sillon !

Hurrah ! hurrah ! bride abattue !
A mort ! à mort ! massacre ! tue !
Du sang ! du fer !
Que tes naseaux ronflent du soufre !
Mes yeux vont mettre dans ce gouffre
Un double éclair.

Hurrah ! je broierai tous ces êtres,
Les rois, les soldats et les prêtres
De ce brigand.
Je traverserai cette plaine
Soufflant la mort avec l'haleine
D'un ouragan.

Hop ! hop ! Et mon cheval se cabre,
Et dans la bataille macabre,
Dans les effrois,
Dans la mêlée épileptique,
M'emporte d'un bond fantastique,
Les crins tout droits.

Mais devant nous la plaine est vide.
Hop ! hop ! ma fureur est avide
De combattants.
Hop ! hop ! mais sur la plaine chauve
Là-bas la bataille se sauve.
Arrête ! Attends !

Arrête ! reprenons haleine.
Nous sommes seuls dans cette plaine.
Voici la nuit.

Je n’entends que tes pas sans nombre,
Et je ne vois plus que notre ombre
Qui nous poursuit.

Arrête ! mais il file, il vole.
Où finira la course folle
De mon cheval ?
Devant nous un rocher se montre.
Nous allons nous briser là contre ?
Non, c’est le val.

Arrête ! mais il va plus vite,
Comme un flot tournoyant qu’invite
Un entonnoir ;
Et je ferme les yeux, livide,
Quand il s’engouffre dans le vide
Du grand trou noir.

*

Ah ! j’aurais dû ne pas les rouvrir, et sans trêve
Galoper les yeux clos jusqu’au bout de mon rêve.
J’en avais assez vu pour être soûl d’horreurs,
Et je ne croyais pas qu’après tant de fureurs,
Après le sang coulant des corps comme d’un crible,
Il me restait encore à voir le plus terrible.
J’ouvris les yeux. Et sur les flancs ardus des monts
S’étageait une foule immense de démons
Grouillant comme des flots sous un vent de colère,
Et qui se détachaient noirs sur la flamme claire.
Car ces hommes démons attisaient de grands feux
Dont la langue pointue allait piquer les cieux.
Et le vieillard, l’enfant, le mâle, la femelle,
Les générations, s’entassaient pêle-mêle,
Craquant et pétillant tels que des brins d’osier,
Sous la robe flottante et rouge du brasier.
Des colosses d’airain, chauffés à blanc, le ventre
Roide et tendu, la gueule ouverte comme un antre,

Piétinaient un bûcher croulant, monstre vaincu
Qui leur léchait les pieds et leur baisait le cul ;
Et, bourrés de vivants qui flambaient comme paille,
Gavés, ils digéraient en ronflant leur ripaille,
Bavant une fumée épaisse entre leurs crocs
Dans des mugissements entrecoupés de rots.
Çà et là se cabraient des torches toutes droites
Qui tordaient dans le vent leurs spirales étroites
Et semblaient vous parler avec des gestes fous.
Alors on distinguait des têtes sur des cous ;
Car c'étaient des martyrs revêtus de résine.
Plus loin on apportait des engins de cuisine,
Et des êtres roussis se roulaient sur un gril ;
Et tantôt de leurs reins, tantôt de leur nombril
Dégouttaient dans le feu de longs filets de graisse,
Et leur peau paraissait une peau de tigresse,
Jaune et dorée avec des bandes de velours.
Les pieds tirés au poids de leurs membres trop lourds,
Des crucifiés nus, longs comme une journée
Sans pain, se balançaient sur la croix retournée,
Et parfois à l'envers faisaient d'horribles bonds ;
Car leur tête pendait au-dessus des charbons,
Sans barbe, sans sourcils, sans cils, sans chevelure ;
Et sur leur front rugueux, gercé par la brûlure,
Leurs yeux, au bout des nerfs que crispait la douleur,
Coulaient en se crevant comme un énorme pleur.

*

Et tout cela passait plus rapide qu'un rêve,
Dans une vision vertigineuse et brève,
Tandis que mon cheval dans sa course plongeait.
C'était comme un éclair, qui montre d'un seul jet
Tout un tableau, dans tous ses détails, jusqu'au moindre.
Mais cet éclair semblait lui-même se rejoindre ;
Car j'avais beau pousser mon cheval haletant,
A mesure que tout fuyait, au même instant
Tout réapparaissait, et toujours tout de même :
L'homme-torche, le gril, le grand colosse blême,
Et les crucifiés qui pleurent à rebours,
A droite, à gauche, en haut, en bas, toujours, toujours !
Et dans la rauque voix du feu qu'on alimente,
Dans le crépitement de la viande fumante,
Toujours le même cri, toujours le même vœu ;
Toujours, comme un refrain : Dieu le veut ! Dieu le veut !

*

Aussi, quand las et tout en nage,
Hors de la plaine et hors du val,
Loin du bûcher et du carnage
Je suis descendu de cheval,
Quand, prêt à respirer l'aurore,
J'ai vu que les hommes encore,
Aimant ce Dieu qui les dévore,
Le vénéraient comme un aïeul,
Quand j'ai su qu'à l'horrible maître
Il fallait toujours se soumettre,
Ah ! comme j'eus regret de m'être
Dans mon voyage en allé seul !

Certes j'aurais dû prendre en croupe,
Pour les abreuver de mon fiel,
Tous les croyants, toute la troupe
Des faibles assoiffés de ciel.
A ceux dont le désir préfère
L'azur vide à la bonne sphère
Où nous pouvons si bien nous faire,
Étant rois, la part du lion,
A ceux qui voient dans les étoiles
Un Dieu sous de mystiques voiles,
Je voudrais verser dans les moelles
L'esprit de ma rébellion.

Je voudrais que les pauvres diables
Pussent bien voir et bien toucher
Sur ses tas de morts effroyables
Le Dieu-bourreau, le Dieu-boucher.
Je voudrais que leur lèvre amère,
Perdant le goût de la chimère,

Se collât au sein de leur mère
La terre, où vont ceux qui s'en vont.
Je voudrais que toute ma race
Soufflât sur Dieu, sans peur, en face,
Et le vît fondre dans l'espace
Comme une bulle de savon.

Mais les hommes ne sont pas braves,
Et pour ces vaincus sans fierté
Mieux vaut la paix dans les entraves
Que la guerre et la liberté.
Eh bien ! J'irai tout seul, qu'importe !
Que le cheval encor m'emporte,
Et que ses pieds brisent la porte
Du temple où siège le tyran ;
Et dans l'enfer ou dans la nue,
Malgré sa majesté chenue,
Je lui mettrai la tête nue,
J'irai, par les pieds le tirant,

J'irai le montrer à la foule,
Le vieux coquin roi des tueurs ;
On verra sa trogne de goule
Sous mon œil aux fauves lueurs.
Plus tremblant qu'un tambour de basque.
Il laissera tomber son masque
Comme un clodoche ivre son casque,
Et je lui dirai dans les yeux :
« Sous tous les noms dont tu te nommes,
Tu n'es pas ; et c'est nous qui sommes.
Tu faisais la moisson des hommes !
Je ferai la moisson des Dieux. »

*

Oui, je tuerai les Dieux. Oui, j'ai soif de ce crime.
Dans l'infini crevé je veux planter mon poing.
Je veux, à qui les cherche encore, que l'abîme
Puisse répondre : ils ne sont point.

Je l'ai fait. J'ai frappé la terre
Pour bondir d'un vol effrayant,
Et dans le noir ciel solitaire
J'ai plongé ma torche en criant :
« Voici l'homme ! Voici l'athée !
Quel Dieu dans ma course arrêtée
Veut encor brûler Prométhée
Au feu des éclairs éclatants ?
Dût-il, cuirassé de désastres,
Du ciel ébranler les pilastres,
Dût-il se défendre à coups d'astres.
Qu'il vienne, ce Dieu ! Je l'attends. »

Les lâches n'ont rien dit. J'ai vu des spectres pâles
Qui s'évanouissaient ainsi qu'une vapeur.
Derrière les soleils on entendait des râles.
Ils se cachaient. Ils avaient peur.

Et, tremblant devant ma vengeance,
Comme ils n'osaient pas même fuir,
Pour chasser cette vile engeance
Alors je pris un fouet de cuir,
Et courant d'étoile en étoile,
Du ciel je déchirai la toile
En mille trous, comme une voile
Que lacère un vent furieux,
Et j'entrai dans chaque tanière
De la première à la dernière,
Et je fis claquer ma lanière
Sur l'échine auguste des Dieux.

Quand je les eus fouaillés jusqu'aux confins du monde,
Comme ils ne pouvaient pas être chassés plus loin
Ils tombèrent, ainsi qu'un tas d'ordure immonde
Qu'on pousse du pied dans un coin.

« Ah ! ah ! misérables, leur dis-je,
Vous voici chauves de rayons.
Allons, fabriquez un prodige !
Un petit miracle, voyons !
Arrangez-vous pour que je tombe,
Pour que l'infini soit ma tombe.
On vous paiera quelque hécatombe
Si vous sortez de ce faux pas.
Mais vous tremblez, comme à la brise
La feuille morte qui se brise…
Hé ! toi, là-bas, la barbe grise,
Jéhovah, tu ne réponds pas ?

Toi, le Dieu tout-puissant, toi qui créas la terre,
Le ciel, les eaux, et tant de choses en six jours ;
Toi, le Dieu Sabaoth, toi, le Dieu militaire,
Dieu des huissiers et des tambours !

Et vous, déités plus antiques,
Rêves de nos premiers effrois,
Pantins aux poses hiératiques,
Aux gestes roides et très froids,
Enfants monstres, ayant pour langes
Des gaines de pierre, et pour fanges
Les Nils, les Euphrates, les Ganges,
rois des étés sans avril,
Sphinx dont la narine est un antre,
Brahma qui regardes ton ventre,
Et dont l'œil comme une flèche entre
Dans le trou gras de ton nombril !

Et vous, Dieux des Germains, Dieux aux cheveux filasse,
Dont les moustaches font des virgules sans fin,
Bourrés de lard, suant la bière à la mélasse,
Buveurs sans soif, mangeurs sans faim !

Et toi, Jupin, duc de l'Olympe,
Empereur des vieux polissons,
Dont l'aigle est proxénète et grimpe
Sur le dos des petits garçons !
Et toi, Jésus mystique et triste,
Ami de Jean l'Évangéliste,
Toi, le dernier dieu de la liste,
Le plus jeune et déjà si vieux !
Non, ce n'est pas toi qui regimbes.
Mais, morbleu ! quand je jette aux limbes
Vous, vos tonnerres, et vos nimbes,
Criez donc, espèces de Dieux ! »

*

Je cinglais de coups drus leurs peaux noires ou blanches,
Comme la grêle en mars fouette les vieilles branches ;
Et je les regardais fixement dans les yeux.
Ils se taisaient, le front baissé, l'air anxieux,
Attendant leur arrêt de mort. La Sainte Vierge
Était pâle comme une hostie ou comme un cierge.
On eût dit que j'allais remettre Christ en croix.
Découvrant son vieux sein, Vénus pleurait, je crois,
Sans réfléchir que sa figure était plâtrée.
Ainsi que des moutons, troupe lâche et châtrée,
S'entassent dans leur parc quand vient l'horreur du soir,
Tels les Dieux se pressaient dans le fond du ciel noir.
Déjà de me prier ils prenaient la posture,
Quand d'un grand coup de pied j'enfonçai la clôture
Qui nous cachait l'abîme âpre et tumultueux
Où fermente et rugit le Chaos monstrueux.

*

Le Chaos, matrice et gouffre !
Épouvantable rumeur !
Tout y naît et rien n'y meurt.
Rien n'y vit et tout y souffre.

Là, sous d'insondables flots,
Comme un tas de noyés blêmes
Le tourbillon des problèmes
Roule avec d'obscurs sanglots.

Ainsi l'on voit sous les vagues,
Parmi les mouvants limons,
Frissonner des goëmons
Les bras douloureux et vagues.

C'est la soif du devenir
Qui bout dans tous ces atomes.
Rut aveugle de fantômes
Qui se battent pour s'unir.

On dirait les sauts funèbres
Et les reculs furieux
D'étalons fous et sans yeux
S'accouplant dans les ténèbres.

Les futurs et les passés
Se cherchent sans se connaître.
Va-t-il donc jaillir un être
Des contraires enlacés ?

Les bonds se heurtent aux chutes.
Le silence est fait de bruit.
L'éclair est noir. L'ombre luit.
Ces baisers sont-ils des luttes ?

Comme des serpents tordus
Les hasards mêlés aux choses
Font pour enfanter les causes
Des coïts inattendus.

Et de ces viols immondes,
Sans lois, sans but, sans amour,
Naissent ces bâtards d'un jour
Que nous appelons des mondes.

*

Regardez là dedans, dis-je aux Dieux prosternés :
Voilà d'où nous venons, voilà d'où vous venez.
C'est pour offrir un but au désir impossible,
Pour que notre pensée errante eût une cible,
Que les prêtres, un jour, ont inventé vos noms.
Dans l'au-delà sans fin que nous imaginons,
Cherchant de cause en cause à voir le bout du câble
Et voulant expliquer la chose inexplicable.
Pour donner une forme à l'idéal rêvé
Ils ont appelé Dieu le rien qu'on a trouvé.
Ils ont menti d'abord pour consoler les hommes.
Ils ont dit : « Écoutez, frères ; c'est nous qui sommes
Les sages, et voici ce que nous avons vu.
De lois et de ressorts l'Univers est pourvu.
Une âme est dans le monde, et les Dieux sont en elle
Pour diriger de tout l'harmonie éternelle.
Nous les voyons là-haut ; nous les sentons en nous ;
Ils sont très grands, ils sont très bons. Homme, à genoux !
Et si tu reconnais que c'est un bien de vivre.
Si le soleil te chauffe et si l'air pur t'enivre,
Si la terre a du blé, si les fleurs ont du miel,
S'il est doux d'habiter sous le dôme du ciel,
Dans les champs nourriciers, dans les forêts ombreuses,
Parmi les fruits, parmi les peuplades nombreuses
Des animaux domptés dont on est souverain,
Si le présent est calme et l'avenir serein,
Si rien ne manque à ton bonheur, à ta pâture,
Si tu te sens enfin chez toi dans la nature,
A genoux ! Et rends grâce aux Dieux ! Ils ont tout fait.
Écoute encor. La mort autrefois étouffait
Ton pauvre cœur rêvant de choses immortelles
Et vers l'amour sans fin voulant ouvrir ses ailes ;
Et tu pleurais, devant la mort de l'être aimé.
Ton espoir avec lui dans la tombe enfermé.
Eh bien ! ne pleure plus. Ta chair est asservie

A la mort ; mais ton âme entre dans l'autre vie
Dont la porte céleste a pour clef le trépas ;
Et ton amour vivra, car l'âme ne meurt pas. »
D'aucuns restèrent clos à ce tendre Évangile.
Se sentant faits, non pas d'extase, mais d'argile,
A jouir de la terre ils oubliaient les cieux.
Ces brutes n'y voyaient pas plus loin que leurs yeux !
Ils mangeaient, ils buvaient, ils engrossaient les femmes.
Et ce bétail, quand on parlait des Dieux, des âmes,
A la barbe du ciel de rire s'esclaffait,
Ayant l'impiété d'être très satisfait.
Alors, nous connaissant lâches comme nous sommes,
Les prêtres ont menti pour effrayer les hommes.
Ils ont dit : « Écoutez mugir le ciel profond !
Le pas pesant des Dieux sonne sur le plafond,
Et l'on sent leur colère éparse dans l'espace.
Le vent qui hurle, c'est leur haleine qui passe.
L'éclair est leur clin d'œil torve. Les ouragans,
Qui vont cassant l'échine aux chênes arrogants.
Qui font bouillir la mer ainsi qu'une lessive,
Qui, des solides monts déchirant la gencive,
En arrachent les rocs comme des dents d'enfant,
Qui retournent le ciel tel qu'un jupon bouffant,
Ne sont rien que des mots qui tombent de leur bouche.
Et le Déluge blême, échevelé, farouche,
Au corps de brume, aux mains de pluie, aux yeux fondus,
Le Déluge n'est qu'un de leurs crachats perdus.
Les profonds tremblements de terre sont leurs gestes.
La Misère, la Faim, les Fièvres et les Pestes,
Louves maigres, chacals rampants, hyènes de nuit,
Dont la babine pend en lambeau qui bleuit,
Les Pourritures, race aux haleines aigries,
Le troupeau pantelant des fauves Hystéries,
Les Délires, dont les yeux blancs sont retournés,
Et la Lèpre sans forme, et les Cancers sans nez,
Meute aux mufles hideux, crocs aigus, langues réches,
Ayant soif de sang chaud et faim de viandes fraîches,

Tiennent l'arrêt aux trous de notre noir clapier
Et sont les chiens des Dieux dont l'homme est le gibier.
Malheur à l'incrédule et malheur à l'impie !
Dans l'ombre veille un œil sinistre qui l'épie.
En quelque lieu qu'il aille, il ne pourra marcher
Sans être en butte aux traits d'un invisible archer.
Tout le menace, l'air, l'eau, le feu, son cœur même.
Il est en proie. Et tout le hait, et rien ne l'aime.
Le bonheur empoisonne et la volupté mord.
La vie a pour pavés les pièges de la mort.
Encore si la mort vous délivrait des craintes !
Mais non ! L'Enfer vous prend dans ses chaudes étreintes,
Et pour avoir péché, ne fût-ce qu'un moment,
On va souffrir sans trêve un éternel tourment.
Écrasés sous le poids du mal qui les accable,
Entendez-vous crier vers le ciel implacable
Tous ces suppliciés, lamentable troupeau,
Qui portent leur supplice incrusté dans leur peau ?
Entendez-vous grincer des dents dans la géhenne
Et bouillir dans le soufre et la poix et la haine,
Éprouvant à la fois leur mal par tous les sens,
Toujours à l'agonie et toujours renaissants,
Dites, vous qui des Dieux avez méprisé l'ordre,
Entendez-vous souffrir, et hurler, et se tordre,
Les damnés effarés que chevauche Satan ?
Malheur à vous ! malheur ! Car l'enfer vous attend !
A genoux ! Respectez les Dieux ! Priez les maîtres !
Les Dieux sont effrayants, et nous sommes leurs prêtres ! »
…Les rebelles vaincus près des faibles fervents
Joignirent les deux mains en prière, et les vents
Portèrent au ciel vide un orageux cantique.
Où soupirait le vœu de l'amoureux mystique,
Où criait le remords du lâche anéanti.

*

Hommes, relevez-vous ! Les prêtres ont menti.
Et vous le savez bien, vous, Dieux, faces de songes.
Que vous n'êtes que des mots creux et des mensonges,
Que par la foudre qui nous frappe à vos genoux
Vos simulacres vains sont frappés comme nous,
Que votre gloire est un loyer qu'on vous accorde,
Que votre pourpre s'use et montre enfin la corde,
Et que vous n'avez pas fait l'homme, et que c'est lui
Qui vous a mis au front l'auréole qui luit,
Qui vous a tout donné, temples, sceptres, et trônes,
Et que, si vous vivez, c'est grâce à nos aumônes,
Et que, nous étant cause, et vous étant effets,
Nous pouvons vous défaire après vous avoir faits !

*

Alors je les poussai tous dans le Chaos sombre.
Et je vis les Dieux choir éperdûment dans l'ombre.

*

Quelle chute énorme ils font
Dans le mystère sans fond
Cela tombe et se confond.

Fourmillant comme une foule,
Lourd comme une tour qui croule,
Cela coule, tourne, roule.

Les diadèmes, jetés
Pêle-mêle, font, heurtés,
Des broussailles de clartés.

L'encensoir brise la châsse,
Et l'auréole se casse
Contre une mitre qui passe.

Argent, cuivre, or, diamant,
S'éparpillent ardemment,
Et dans le noir firmament

On croirait voir se dissoudre
Des blocs de soleils en poudre
Et grêler des coups de foudre.

Comme des corps écorchés
Sur des pointes de rochers
Et l'un à l'autre accrochés,

Tels sur les angles des choses
Les Dieux en d'horribles poses
Se brisent sans fin ni pauses.

Fouillis sombre et lumineux,
Tas de grappes et de nœuds,
Raccourcis vertigineux,

Qui sur le mur gigantesque
De la nuit font une fresque
Épouvantable et grotesque.

Nus, tordus, meurtris, sanglants,
Les torses noirs, les seins blancs,
Les jambes, les bras, les flancs,

Les ventres roux, les fronts chauves,
Ont des accouplements fauves
Dans les gouffres pour alcôves.

Les Déesses, les Très-Hauts,
S'entrechoquent par cahots
Qui font rire le Chaos.

Une Satyresse embrasse
Jéhovah, qui s'embarrasse
Dans les cheveux d'une Grâce.

Diane d’un bond soudain
Cabriole comme un daim
Entre les genoux d’Odin.

Junon dans Bouddha s’empêche,
Et, l’empoignant par sa mèche,
Roule sous lui tête-bêche.

Enlacée au bœuf Apis
Cérès tire sans répits
Ce qu’elle prend pour un pis.

Avec la crosse papale
Minerve d’un coup s’empale.
Un dieu nègre en devient pâle.

Vénus à Jésus se pend.
La Vierge comme un serpent
S’enroule aux cuisses de Pan.

On dirait une cohue
A l’étroit dans l’étendue
Qui s’étreint et s’entretue

Et, soûle et fermant les yeux,
Dans un rut prodigieux
Crève le ventre des cieux.

Mais ils vont, ils vont encore
L’ombre peu à peu dévore
Le flamboyant météore.

Ils s’en vont, s’en vont toujours,
Et plus obscurs et plus lourds,
Dans le vide aux échos sourds.

Plus loin ! Plus bas ! Comme un songe,
Sous le néant qui le ronge
Le tourbillon plonge, plonge……

Puis, plus rien. De vagues bruits.
Ainsi, penché sur un puits,
En automne, dans les nuits,

On entend la rumeur douce
Que fait la campagne rousse
Qui dort sur son lit de mousse.

*

Frères, vous le voyez, j'ai lutté faible et nu
Contre ces Tout-Puissants revêtus d'épouvante.
J'ai fait acte d'orgueil impie, et je m'en vante.
Je suis parti là-haut et j'en suis revenu.

Quand j'ai rayé les Dieux comme un mot qu'on efface,
Puisqu'ils ne m'ont rien dit, puisqu'il n'a pas tonné,
Vous pouvez relever votre front prosterné
Et regarder ces grands cadavres face à face.

En fouillant tout le ciel, plus vide que la main
D'un pauvre, vous rirez des fantômes inertes,
Et pour cueillir la fleur des espérances vertes
Vous jetterez vos peurs aux fossés du chemin.

Du mystère cherché vous lèverez les voiles
Et, sans trouver un maître à ce monde infini,
Vous verrez dans le ciel ainsi que dans un nid
Sous l'aile des Hasards éclore les étoiles.

Vous sentirez couler la Matière en tourment
Comme un fleuve sans bords et sans fond qui ruisselle
En tourbillons sans fin de vie universelle,
N'ayant pas de pourquoi bien qu'elle ait un comment.

Vous sachant tout petits et perdus dans ce nombre
Plus qu'un grain de raisin noyé dans le cuveau,
Vous direz que les Dieux, fils de votre cerveau,
Au prix de ce grand Tout sont le rêve d'une ombre.

Tranquillement, avec le calme des vainqueurs.
Sans vous laisser duper par le prêtre et l'apôtre,
Sur ce coin de planète, heureux puisqu'il est vôtre,
Vous vous reposerez dans la paix de vos cœurs.

Vous jouirez du bien, quelque mal qui s'y mêle,
Comme le nourrisson, enfant d'un pauvre gueux,
Qui malgré la peau sale et le tétin rugueux
Clôt ses yeux de plaisir en suçant la mamelle.

Vous châtrerez vos cœurs de tout vague désir,
Et les bouches en fleur des femmes et des mères
Vous feront oublier le baiser des chimères
Dont la gorge est si loin qu'on ne peut la saisir.

Par le contentement d'une modeste envie,
Renouvelé sans peine et frais chaque matin,
Par l'espoir rapproché facilement atteint,
Vous aurez l'esprit libre et la chair assouvie.

Tout besoin satisfait, tout problème prouvé,
Vous seront des bonheurs possibles et des proies,
Et vous boirez le vin de vos meilleures joies
Dans l'amour qu'on partage et dans le Beau trouvé.

Alors vous n'aurez plus à craindre l'ennui blême,
Les Vouloirs avortés, les Remords étouffants,
Et vous vivrez ainsi que des petits enfants
Sur les genoux de la Nature qui vous aime.

Les angoisses, les vœux stériles d'autrefois,
Les superstitions fantasques et terribles,
Évangiles, Corans, Védas, toutes les Bibles,
Le fatras ancien des Dogmes et des Fois,

Ces vautours carnassiers, Âpres, fauves, farouches,
Qui planaient dans vos cœurs, et depuis six mille ans
Se gorgeaient de la chair saignante de vos flancs
Et vous empestaient l'air que respiraient vos bouches,

Effarés, aveuglés par le matin qui luit,
Clabaudant au soleil dont le feu vient les mordre,
Ils tourbillonneront, lourds, veules, en désordre,
Comme un vol ténébreux de papillons de nuit.

Et quand ils se fondront dans l'ombre et le mystère,
Pour sonner leur départ, pour leur tinter le glas,
Ils entendront un rire aux énormes éclats
Qui secouera gaîment le ventre de la terre.

Et tout sera fini. Les temples étant clos.
L'herbe et la vigne folle en cacheront les portes.
Les idoles sans prêtre étant à jamais mortes,
L'oubli les roulera peu à peu sous ses flots.

Seuls, les cœurs amoureux de légendes antiques,
Errant dans la forêt des poèmes perdus,
Ainsi qu'à des échos vaguement entendus
S'attarderont encore aux souvenirs mystiques.

Puis, eux aussi perdant la mémoire des noms
Que l'homme avait donnés à ces ombres sanglantes,
L'écho même éteindra ses vibrations lentes
Comme un râle voilé de lointains tympanons.

Et nul ne sachant plus les noms dont on les nomme,
Sur le charnier des Dieux la fleur de notre orgueil
Croîtra comme un rosier d'Avril né d'un cercueil.
Car il n'y a qu'un Dieu sur la terre : c'est l'homme.